

La Bomme

Bulletin périodique de la Fondation
Archives Vivantes

CHE-110.099.420

www.archives-vivantes.ch

N° 14 - Printemps 2016 - Livres

N° ISSN 2296-4673 - Prix de l'édition papier : Fr. 5.–

Editorial

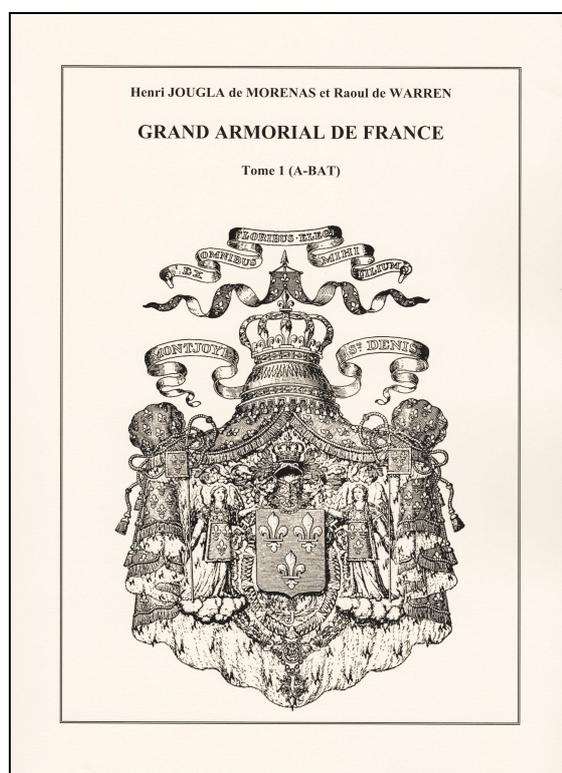
La gérance de notre immeuble nous a fait un cadeau inattendu pour Noël en remplaçant la simple vitre de nos trois petites vitrines par un triple vitrage isolant. Quant à la chronique de la famille de notre propriétaire, elle se poursuit dans la presse. Espérons que tout cela n'aura pas d'influence néfaste sur nos conditions de location qui, il faut l'avouer, sont actuellement très favorables ! Nous recherchons néanmoins des locaux plus grands à des conditions tout aussi avantageuses... Robert Marlétaz s'est mis en chasse et la Commune de Val-de-Travers nous a proposé quelques sites dont un semble répondre à nos critères de sélection. Il ne sera toutefois pas libre avant la fin de la décennie.

Fidèles à leurs bonnes habitudes, Jean-Samuel Py, Philippe Alber et Olivier Lador nous ont gracieusement offert de nombreux ouvrages spécialisés pour notre bibliothèque. La mise à jour de l'inventaire est en cours et figure déjà dans les nouvelles pages de notre site Internet : www.archives-vivantes.ch.

Notre bibliothèque s'est enrichie en outre du GRAND ARMORIAL DE FRANCE en 7 volumes.

Toujours au chapitre des cadeaux nous avons reçu, de la part d'un Néraoui, quelques exemplaires reliés des ARCHIVES HÉRALDIQUES SUISSES. Nous remercions vivement ces généreux donateurs pour leur contribution au développement de notre bibliothèque.

Daniel Friche, membre récemment élu à notre Conseil de fondation, a décidé de se rendre doublement utile en rejoignant également le pool des archivistes qui, chaque semaine trient, inventorient et classent les nombreux documents qui nous arrivent.



Vous vous souvenez sans doute que nous sommes toujours à la recherche de mécènes ou de sponsors. Nous avons déposé un projet d'extension de nos meubles de bibliothèque auprès de la Fondation du Casino de Neuchâtel qui, malheureusement, a refusé de nous aider. Merci à Robert Marlétaz qui a trouvé une solution qui nous permettra de gagner quelques mètres linéaires

Nous avons également approché d'autres fondations poursuivant des objectifs qui se rapprochent des nôtres dans le but de dégager des synergies.

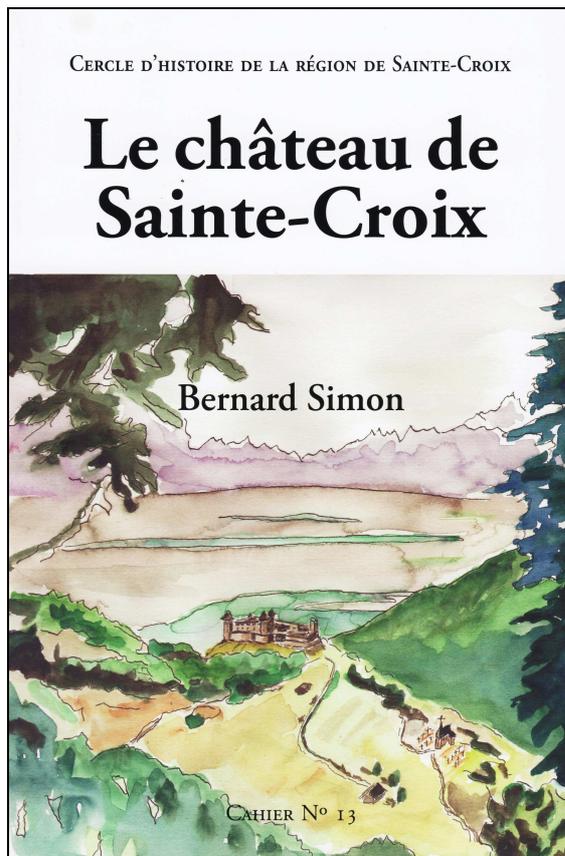
Le Château de Sainte-Croix

Dans notre dernier numéro consacré aux châteaux disparus de notre région, nous avons juste évoqué celui de Sainte-Croix, auquel le Cercle d'histoire vient de consacrer son Cahier n° 13, agrémenté d'une riche iconographie et dû à la plume (et aux pinceaux) de Bernard Simon, historien local bien connu, ancien vice-président de notre Fondation.

L'un des Amis de la Fondation s'est aussitôt manifesté, nous reprochant de ne pas avoir développé plus avant le sujet. Voilà qui est fait !

En préambule à cet ouvrage intitulé « LE CHÂTEAU DE SAINTE-CROIX », Bernard Simon écrit :

« Qui ne s'est, un jour, interrogé sur l'étrangeté qui veut qu'un lieu soit désigné sous le terme de "château", alors que nulle bâtisse de ce type n'y est observable ? Tel est le cas du hameau nommé aujourd'hui encore "Le Château de Sainte-Croix". C'est que, ce n'est un mystère pour personne, on pouvait voir là il y a fort longtemps une imposante forteresse. »



Le château de Sainte-Croix

ISBN : 2-88419303-9

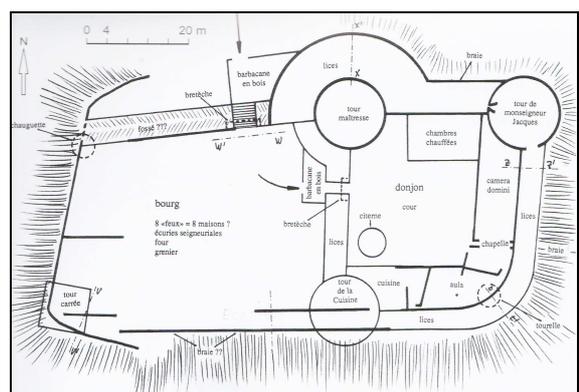
EAN : 978-2-88419-303-4

Nous n'allons pas reprendre des extraits de cet ouvrage mais simplement tenter d'en résumer la chronologie et d'en imaginer la topographie.

Construit au XIV^e s. par Pierre de Grandson, sire de Belmont, sur un rocher dominant les gorges de Covatannaz, le château de Sainte-Croix contrôlait la circulation sur la route historique conduisant d'Yverdon aux terres cédées par le seigneur de Champvent. La construction était beaucoup plus importante qu'elle ne le laisse paraître aujourd'hui, ayant servi de carrière au cours des siècles pour la construction des bâtiments d'habitation qui occupent le site aujourd'hui. Certains vestiges subsistent toutefois, ce qui a permis à Bernard Simon d'en dessiner les contours.



Reconstitution vue du Nord-Ouest
(aquarelle de Bernard Simon)



Plan vu du Sud

et établi par Daniel de Raemy et tiré de son ouvrage publié en 2004 par l'Association pour la restauration du château d'Yverdon-les-Bains :

« CHÂTEAUX, GRANDES TOURS ET DONJONS
DANS LES ÉTATS DE SAVOIE, 1230-1330 »

Palmyre, de Zénobie à Daech

Paul Veyne, historien, ancien professeur au Collège de France, vient de publier un récit très intéressant intitulé « Palmyre, l'irremplaçable trésor » ville historique syrienne, martyre de Daech.

En cours de lecture, j'ai redécouvert la mythique Zénobie, autoproclamée Reine de Palmyre au III^e siècle après J.-C. Cette dame mérite qu'on évoque son épopée.

La Syrie faisait partie de l'Empire romain et Palmyre (actuellement Tadmor, en langue sémitique), au cœur de son désert, jouissait d'une situation de carrefour privilégié sur de nombreuses routes caravanières, y compris la route de la soie. On y parlait l'araméen, la langue du Christ, alors que le grec était la langue véhiculaire de l'empire (l'anglais d'aujourd'hui). Elle s'était donc considérablement enrichie, autour de quelques familles devenues puissantes. L'art gréco-romain s'y était développé au cours des deux premiers siècles, confirmant son rôle de plateforme culturelle de première importance à cheval entre les civilisations gréco-romaine, perse et arabe et ce qui en fait un site archéologique d'importance universelle, inscrit sur la liste du Patrimoine mondial de l'UNESCO.

Le III^e siècle fut terrible pour l'Empire romain. Pris en tenailles entre les hordes de Germains qui traversaient le Rhin ou le Danube et les coups de boutoir des armées du tout puissant Roi des Rois perse, traversant, elles, l'Euphrate pour s'emparer des marges orientales de l'empire, dont la Syrie. Celui-ci était au bord de l'écroulement. Trop occupées sur leur flan nord-ouest, les armées romaines abandonnèrent les territoires orientaux. En l'an 251, de notre ère, une grande famille palmyrénienne, les Wahballat où Odainath s'était imposée dans son fief, son chef avait même reçu la citoyenneté romaine, et avait été élevé par Rome au rang de sénateur. Odainath avait de plus reçu le titre suprême de consul.

En 259, ou 260, la situation orientale s'était encore aggravée et l'empereur Valérien en personne avait été fait prisonnier par Sapor, Roi des Rois de Perse. La situation était désespérée. Odainath fut chargé de lever ses propres armées pour suppléer à la puissance impériale, ce qu'il fit en écrasant Sapor lors d'une bataille sur le fleuve Oronte. Dans les années qui suivirent, Odainath réussit même à reprendre à la Perse la province romaine de Mésopotamie, à l'ouest de l'Euphrate (Bagdad). En 266, le trafic caravanier avait repris. Enhardi par ses succès, Odainath, au nom de l'empereur romain auquel il restait fidèle, partit à la chasse aux Goths du côté de la mer Noire. Assassiné par un proche, sa femme Zénobie hérita de son pouvoir. Maîtresse de la Syrie, elle part à la conquête d'Alexandrie, de l'Egypte et de l'Arabie et fonde une ville à son nom. Elle bat monnaie dans les ateliers monétaires d'Alexandrie. Elle s'entoure de lettrés qui publient des livres à sa gloire et sera attirée par le judaïsme, religion prosélyte d'avant-garde, monothéiste et au ritualisme exigeant. A cette époque, les grandes dames romaines faisaient construire des synagogues. Zénobie donnait également refuge aux adeptes de Mani, le prophète du manichéisme, religion universelle et monothéiste qui dura mille ans. Je cite Veyne : « Il faut reconnaître à Zénobie, comme à Catherine II de Russie, le goût, la capacité et l'habileté de s'attacher les lettrés, qui étaient influents auprès de l'opinion gouvernante ; en jouant la carte immémoriale du souverain étranger philhellène, elle gagnait la sympathie des provinces grecques de l'Empire. ».

Elle est désormais la mère du roi car son fils Wahballat a repris le titre de gloire de son père. Comme un souverain, il frappe monnaie à Antioche, la capitale de la Syrie. Nous voilà au cœur de la tragédie, qui court des années 267 à 272. Dans un premier temps, Zénobie envisage rien moins qu'un partage de facto de l'empire

romain : Wahlballat empereur d'Orient, et Aurélien, le nouvel empereur romain, empereur d'Occident. Dans l'Empire romain, Zénobie n'était de loin pas la seule à prétendre à la souveraineté régionale, que l'on voyait comme la seule solution pour préserver les frontières de l'Empire. Une sorte « d'anarchie patriotique », selon Verne. Le partage de l'Empire en deux, Orient et Occident, était dans l'air. Verne précise que « 15 ans après la chute de Zénobie, le grand empereur Dioclétien réalisera bel et bien, sous d'autres mots, ce partage de souverains de rang inégal dont Zénobie aura esquissé la préfiguration ». La proposition de Wahlballat à l'empereur de partager le pouvoir reste sans réponse de la part d'Aurélien. Zénobie se résolut à jouer le tout pour le tout : marcher sur Rome. Ce n'était pas si farfelu. Au début du siècle, L'empereur Septime Sévère était Libyen. Deux générations plus tôt, deux syriennes étaient devenues, à Rome, femme et mère d'empereur. Les armées palmyréniennes traversèrent donc l'Anatolie (mille kilomètres tout de même), en direction d'Istanbul. Son but n'était pas la conquête de ces terres, mais de traverser le Bosphore, parvenir en Occident, vaincre Aurélien et entrer dans Rome. Mais, celui-ci, nouvel empereur à poigne et à la volonté inébranlable de remettre de l'ordre dans l'empire, prit les devants, quitta ses positions dans le bas Danube, gagna Istanbul puis l'Anatolie. A Ankara, il força Zénobie à rebrousser chemin, à regagner Palmyre dont il se rendit maître. Elle tenta de fuir chez les Perses, mais fut faite prisonnière. Aurélien retourna à Rome où il célébra son triomphe. Il fut assassiné l'année suivante.

On ne connaît pas le sort de Wahlballat. Quant à Zénobie, il semble qu'elle ait échappé à la décapitation, mais, la suite de sa destinée n'a jamais été historiquement confirmée.

« En 272, le rêve impérial et dynastique de Zénobie avait vécu ; il n'avait duré que deux années », conclut Paul Veyne.

Contrairement à Cléopâtre, on ne possède même pas un portrait d'elle. Mais les auteurs anciens ont chanté ses vertus de chasteté, de virilité et de féminité et en ont fait une figure de légende.



Un "antoninien" à l'effigie de Zénobie

Mais Daech, dans cette épopée ?

A la lecture de Paul Veyne, la résonance de l'aventure de l'autoproclamé « Etat islamique » m'a fortement interpellé. A près de deux mille ans d'écart, on retrouve de nombreux paramètres identiques et le même matériel historique.

Même situation géographique : Nord Syrie-Irak. Cela nous renvoie à l'évidence à la position géostratégique du Moyen-Orient qui n'a jamais cessé d'être le théâtre de fortes turbulences.

Mêmes personnalités charismatiques : la reine Zénobie versus le calife Abou Bakr al-Bagdadi, les motivations ont changé, mais il s'agit de deux autochtones de la même race arabo-sémitique, inspirés par des convictions, une intelligence politique et un sens de l'organisation stratégique hors du commun.

Même volonté hégémonique : Conquête de l'Empire Romain versus déstabilisation générale et programmée par le djihad, et imposition de la charia urbi et orbi, Là aussi, même si les motifs d'action sont différents, les moyens mis en œuvre se ressemblent souvent.

Même fulgurance de l'action militaire, même implication géopolitique internationale : les parallèles sont lumineux !

Zénobie a bousculé la Syrie (Antioche, capitale d'alors) les Perses (les Iraniens), les Mésopotamiens (Irak), les Egyptiens, les Arabes (République arabe unie) et l'immense Empire romain, (y compris l'Anatolie, la Turquie d'aujourd'hui). Là, Abou Bakr fait plus fort que Zénobie puisque son action et son influence impliquent, outre l'ensemble des puissances occidentales, Russie comprise, de même que le Liban, Israël, la Libye et d'autres Etats africains, l'Afghanistan et bientôt toute l'Asie Centrale.

Bien sûr, l'un des deux protagonistes est plus sympathique que l'autre, mais cette mise en scène proche-orientale valait la peine d'être mise en lumière.

Olivier Lador

Avec mes remerciements à Paul Veyne dont je vous recommande la lecture de son livre : « PALMYRE, L'IRREMPLAÇABLE TRÉSOR », chez Albin Michel.



Carte des Empires romain, des Gaules et de Palmyre après leur sécession (271 ap. J.-C.)



Ruines du temple de Baal, à Palmyre, aujourd'hui détruit par Daech

Berthoud sculpteur
18.12.1930 - 11.01.2016

« *Impose ta chance, serre ton bonheur et va vers ton risque. A te regarder, ils s'habitueront* ».

Cette phrase de René Char, que Berthoud citait volontiers, lui va bien. Dieu sait qu'il a vécu dans le risque permanent de la création exigeante, non sans « serrer son bonheur » qu'il a essentiellement construit autour de son couple.



Berthoud, sculpteur

Même si l'auteur de ces lignes fut un ami proche pendant plus de cinquante ans, c'est une gageure de prétendre cerner Berthoud Sculpteur et son œuvre, en quelques lignes. Car la personnalité de l'artiste est complexe et son œuvre, immense et protéiforme. Elle regroupe le dessin, la sculpture sur bois et, essentiellement la sculpture sur fer forgé.

L'exigence de ses œuvres, si elles n'ont pas fait l'unanimité, a profondément marqué ceux qui ont compris son message. Car, Berthoud et son œuvre sont indissociablement liés.

En parfaite adhésion avec ses convictions spirituelles et sa philosophie de la vie, chacune de ses sculptures délivre un

message qu'il faut apprendre à déchiffrer. Leur beauté plastique vient en plus et s'impose. A contempler ses œuvres si fortes, il faut se référer à l'immense culture de l'auteur. Il est un lecteur quotidien des philosophes présocratiques et socratiques, des philosophes plus contemporains mais également de la Bible, des apocryphes bibliques (L'Évangile de Thomas) et d'ouvrages ésotériques au premier rang desquels il faut placer l'œuvre de Maître Eckhardt qui a nourri sa pensée jusqu'à son dernier souffle.

Il est incomparable, même si des critiques ont pu faire des parallèles avec Giacometti, Gonzalès, Lüginbuhl ou Brancusi et même avec Max Ernst. Et, paradoxalement, aussi avec l'art sculptural des cathédrales gothiques. « Berthoud va toujours à l'essentiel, au fondamental.

...

Il s'appelle lui-même Berthoud Sculpteur. Francis Berthoud a voué sa vie à l'art, son identité est celle de son inventeur de formes qui sont l'expression de ses pensées philosophiques et religieuses, des réflexions qui composent sa vie. La pensée et la forme ne font qu'un, l'artiste est son œuvre ». Citation de Pia Zeugin, historienne de l'art, tirée de la monographie dédiée à Berthoud en 2009 qui cite encore « La main me parle et je l'écoute » dit Berthoud.

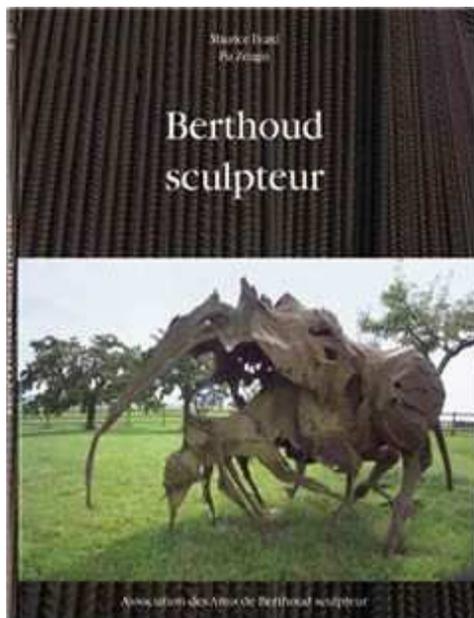
Parmi les œuvres les plus importantes de Berthoud, *La Bête ou Métamorphose*, considérée par Pia Zeugin comme « l'une des œuvres les plus exceptionnelles de la sculpture suisse ». *Athéna* a nourri de nombreuses exégèses, *le Christ*, *Pégase*, et tant d'autres dont la série de sculptures sur bois et en fer sur le thème du « *Face à face de face ou totems sans tabou* ». La série de 22 sculptures de petit format sur le thème de « *L'air léger* » est probablement à situer au sommet de son art. N'oublions pas plusieurs dizaines d'œuvres monumentales dans des lieux publics, un peu partout en Suisse. L'œuvre sculptée de Berthoud comprend pas moins de 180

sculptures, pratiquement toutes en mains privées. Il a aussi participé à plus de trente expositions collectives et plus de trente expositions personnelles, quelquefois avec un atelier où l'artiste forgeait sur place, comme au Musée des Beaux Arts de Lausanne en 1979, ou à Wienacht-Tobel en 1982. C'étaient des occasions pour l'artiste d'échanger ses idées et ses conceptions artistiques avec un public souvent ébahi. Sa présence charismatique et sa carrure imposante ne laissaient personne indifférent.

« L'art décharge Berthoud. Quand l'œuvre à laquelle il a donné naissance est achevée, il est surpris et libéré en même temps. « L'œuvre d'art est le témoin de mon combat avec le Créateur », dit-il, et il le remercie pour son métier. « Servir est le devoir de l'artiste. C'est ainsi que j'ai compris mon métier : servir la vérité, sonder la réalité et lui donner corps à notre époque. », conclut Pia Zeugin.

Humain, trop humain ?

Olivier Lador



Couverture de l'ouvrage de Marice Evard et Pia Zeugin avec La Bête ou Métamorphose, l'une de ses œuvres monumentales les plus connues.

Biographie

Originaire de la commune de Chézard-Saint-Martin, Francis Berthoud voit le jour à la maternité de Bienne, ses parents habitant à cette époque Corgémont. Son enfance est durement chahutée entre des parents qui divorcent dans de graves conflits, à Neuchâtel et des séjours successifs chez ses grands-parents à Corgémont. Sa scolarité, souvent compromise mais ponctuée d'excellents résultats, lui permet de devenir instituteur, alors même que son rêve était de devenir peintre. Lors d'un premier stage, dans le cadre du Plan Wahlen, à Dombresson (il a 16 ans et demi), Francis rencontre Daisy Jeanmonod, enseignante de 20 ans. « Tout était dit, tout était fait. ». C'est la mort qui les séparera, après plus de soixante ans de partage et de vie commune. Après plusieurs remplacements, l'école de recrues dans les grenadiers à Losone et son certificat pédagogique, il épouse Daisy le 28 avril 1951, à vingt ans et quatre mois. Ils gagnent Les Sapelets-sur-Travers et tient la classe de 25 élèves, neuf degrés. Il habite le Mont-de-Couvet. En 1953, il est nommé à La Chaux-de-Fonds, aux Crêtets. En 1956, le couple - et Eric, né en juin 1953, puis Agnès en 1954 - sont appelés à Malvilliers pour diriger une maison qui reçoit 36 enfants en difficultés familiales, par tranches de 3 mois. Ils sont au bout de tout : cours, loisirs, pension, coiffeur, cuisine, soins aux malades, plus le jardin de 400 m², des cochons, des poules et des lapins. En 1961, ils sont appelés pour diriger un centre de loisirs pour enfants dans le gros village industriel de Fontainemelon, jusqu'en 1964.

Après 14 ans d'engagement auprès de la jeunesse neuchâteloise, animés d'une vocation de service exigeante auprès d'une enfance souvent malmenée, les Berthoud sont épuisés et remettent leur avenir en question. Ils quittent l'enseignement et décident de s'installer à La Chaux-de-Fonds, où les enfants suivent déjà le Conservatoire.

Grâce à sa caisse de pension, Berthoud pense tenir une année. Mais après ? Daisy trouve un poste rémunéré dans le social, Berthoud effectue 6 mois de stage chez le sculpteur loclais Hubert Queloz, qui avoue rapidement « n'avoir rien à lui apprendre » et reprend le dessin qui est la passion de sa vie depuis qu'il sait tenir un crayon. Trouve un petit atelier dans lequel il travaille le bois et le dessin et, au printemps 1966, Gaston Benoît, directeur du prestigieux Club 44, est ravi d'accueillir sa première exposition. Miracle ! Le succès est immédiat, 30 à 40 dessins (30 x 50 cm) et une vingtaine de sculptures sur bois sont vendus.

Berthoud, grâce à l'appui de Daisy, avait eu raison de forcer le destin. Il a 36 ans. Une occasion de rêve s'offre à lui : s'installer dans une forge qui n'a pas changé depuis le début du siècle, aux Bulles, près de la ville. Passant quinze jours avec l'ancien exploitant, le père Jules lui apprend les rudiments de la forge. En le quittant, Jules lui dit : « Tu es bon, je m'en vais. Débrouille-toi ! ».

Il renonce ainsi à une carrière d'artiste conventionnel et s'attaque à Vulcain, le dieu du feu, dans un combat qui va réquisitionner toute son énergie et sa force légendaire. Grâce à ses dons manuels, il acquiert rapidement la maîtrise du fer, qu'il forge le plus souvent à froid, le feu

n'intervenant que pour accentuer des courbes impossibles à obtenir à froid. Il découvre par hasard le fer à béton qui va l'accompagner pendant plus de trente ans et sans lequel son œuvre ne serait pas ce qu'elle est. Ce sera le travail de la soudure au chalumeau oxyhydrique. C'est dans cette ancienne forge que son apprentissage s'effectue, ainsi que la réalisation de ses premières œuvres en fer. En 1971, il a l'occasion d'acheter une ancienne ferme, aux Bulles 53, avec un hectare de terrain. La maison est vétuste, mais permet d'y installer sa famille et ses ateliers. Daisy et lui y passeront 40 ans. Ce lieu verra naître l'essentiel de son œuvre sculptée...

Daisy, après une longue carrière d'éducatrice spécialisée pour enfants en difficulté meurt le 11 octobre 2012. En avril 2013, Berthoud, après avoir vendu l'essentiel de ses œuvres, vend sa propriété des Bulles et s'installe dans un très joli appartement, sous les toits, à La Chaude-Fonds. Il consacre ses journées au dessin et à la lecture d'ouvrages ésotériques. Sa fille Agnès passe le voir pratiquement chaque jour et le trouve définitivement endormi le lundi 11 janvier 2016.



Impressum : Eric Nusslé, rédacteur ;
Marinette Nusslé, Frédéric Nusslé, Sylvain
Gailloud & Olivier Lador, correcteurs ;
Impression : Néoprint SA, Morges

Carnet rose :

*Sylvain Gailloud et Katia Bovay
ont la joie d'annoncer la naissance d'une jolie princesse nommée
Iris Olivia
qui vit le jour un matin brumeux de novembre
pour la plus grande joie de ses parents.*